

NEW ORLEANS PUBLISHING CO. LIMITED

Quartier: 373 rue de Chartres, N. O.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC.

TEMPEBATURE. Du 30 juin 1911. Thermomètre de E. Claudel, Op. Cien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N. O., Lne.

LA BELLE DE DEMAIN. SOMMAIRE. Les Scellés. Tracetti. Pour une idée. Le dernier rêve. Comment on voyageait autrefois.

Reception de M. le Général Langlois. L'Académie française tient beaucoup à ses traditions égalitaires. C'est pourquoi, comme le fait remarquer un chroniqueur parisien, il a été invité à la séance de réception de "M. Langlois", et l'avait été, il y a quelques mois, à celle de "M. Dechêne".

Le Centenaire d'Ad. D'Ennery. Paris, 17 juil. Il y a aujourd'hui cent ans, jour pour jour, que vint au monde, rue du Temple, dans l'arrière-boutique d'un marchand d'habits, celui que Sorey a appelé "Shakespeare du peuple", Adolphe D'Ennery, qui fut le plus fécond des auteurs dramatiques du dernier siècle et, pendant plus de cinquante ans, le grand maître de nos scènes.

Les Mémoires de Wagner. La traduction des Mémoires de Wagner, intitulés "Ma Vie", va prochainement paraître. La "Revue hebdomadaire" en publie le premier chapitre qui raconte l'enfance du musicien. Wagner nous y présente ses portraits de famille: le grand-père, employé d'office; le père, secrétaire de police, après avoir étudié le droit, grand amateur de littérature, de théâtre et d'actrices; l'oncle, théologien, et qui eut sur Wagner, à un moment de sa vie, une influence décisive.

La nouvelle lance de cavalerie. La cavalerie française sera bientôt dotée d'une nouvelle lance entièrement métallique. La hampe est formée d'un tube d'acier dont le profil est une véritable merveille d'ingénierie, car on est parvenu à réaliser à la fois deux qualités contradictoires: la légèreté et la solidité.

Le nouveau roman de Maxime Aubouin. Le hasard, fatal à l'algérien, s'était montré bienveillant à l'égard du baron. Il n'y fut pas arrivé vivant. Arrêté, presque au début de sa chute, par un tronçonneur, il fut recueilli, en assez mauvais point, par un fromager, paillard par un médecin de village, soigné avec un admirable dévouement par la famille de son hôte, finalement guéri, parce qu'il était jeune, sain, robuste, parce qu'aucun organe essentiel n'avait été atteint, parce que, surtout, son heure n'était pas encore venue.

Le Centenaire d'Ad. D'Ennery. Paris, 17 juil. Il y a aujourd'hui cent ans, jour pour jour, que vint au monde, rue du Temple, dans l'arrière-boutique d'un marchand d'habits, celui que Sorey a appelé "Shakespeare du peuple", Adolphe D'Ennery, qui fut le plus fécond des auteurs dramatiques du dernier siècle et, pendant plus de cinquante ans, le grand maître de nos scènes.

Le Centenaire d'Ad. D'Ennery. Paris, 17 juil. Il y a aujourd'hui cent ans, jour pour jour, que vint au monde, rue du Temple, dans l'arrière-boutique d'un marchand d'habits, celui que Sorey a appelé "Shakespeare du peuple", Adolphe D'Ennery, qui fut le plus fécond des auteurs dramatiques du dernier siècle et, pendant plus de cinquante ans, le grand maître de nos scènes.

Le Centenaire d'Ad. D'Ennery. Paris, 17 juil. Il y a aujourd'hui cent ans, jour pour jour, que vint au monde, rue du Temple, dans l'arrière-boutique d'un marchand d'habits, celui que Sorey a appelé "Shakespeare du peuple", Adolphe D'Ennery, qui fut le plus fécond des auteurs dramatiques du dernier siècle et, pendant plus de cinquante ans, le grand maître de nos scènes.

Le Centenaire d'Ad. D'Ennery. Paris, 17 juil. Il y a aujourd'hui cent ans, jour pour jour, que vint au monde, rue du Temple, dans l'arrière-boutique d'un marchand d'habits, celui que Sorey a appelé "Shakespeare du peuple", Adolphe D'Ennery, qui fut le plus fécond des auteurs dramatiques du dernier siècle et, pendant plus de cinquante ans, le grand maître de nos scènes.

Le Centenaire d'Ad. D'Ennery. Paris, 17 juil. Il y a aujourd'hui cent ans, jour pour jour, que vint au monde, rue du Temple, dans l'arrière-boutique d'un marchand d'habits, celui que Sorey a appelé "Shakespeare du peuple", Adolphe D'Ennery, qui fut le plus fécond des auteurs dramatiques du dernier siècle et, pendant plus de cinquante ans, le grand maître de nos scènes.

Le Centenaire d'Ad. D'Ennery. Paris, 17 juil. Il y a aujourd'hui cent ans, jour pour jour, que vint au monde, rue du Temple, dans l'arrière-boutique d'un marchand d'habits, celui que Sorey a appelé "Shakespeare du peuple", Adolphe D'Ennery, qui fut le plus fécond des auteurs dramatiques du dernier siècle et, pendant plus de cinquante ans, le grand maître de nos scènes.

Le Centenaire d'Ad. D'Ennery. Paris, 17 juil. Il y a aujourd'hui cent ans, jour pour jour, que vint au monde, rue du Temple, dans l'arrière-boutique d'un marchand d'habits, celui que Sorey a appelé "Shakespeare du peuple", Adolphe D'Ennery, qui fut le plus fécond des auteurs dramatiques du dernier siècle et, pendant plus de cinquante ans, le grand maître de nos scènes.

Le Centenaire d'Ad. D'Ennery. Paris, 17 juil. Il y a aujourd'hui cent ans, jour pour jour, que vint au monde, rue du Temple, dans l'arrière-boutique d'un marchand d'habits, celui que Sorey a appelé "Shakespeare du peuple", Adolphe D'Ennery, qui fut le plus fécond des auteurs dramatiques du dernier siècle et, pendant plus de cinquante ans, le grand maître de nos scènes.

Le Centenaire d'Ad. D'Ennery. Paris, 17 juil. Il y a aujourd'hui cent ans, jour pour jour, que vint au monde, rue du Temple, dans l'arrière-boutique d'un marchand d'habits, celui que Sorey a appelé "Shakespeare du peuple", Adolphe D'Ennery, qui fut le plus fécond des auteurs dramatiques du dernier siècle et, pendant plus de cinquante ans, le grand maître de nos scènes.

Le Centenaire d'Ad. D'Ennery. Paris, 17 juil. Il y a aujourd'hui cent ans, jour pour jour, que vint au monde, rue du Temple, dans l'arrière-boutique d'un marchand d'habits, celui que Sorey a appelé "Shakespeare du peuple", Adolphe D'Ennery, qui fut le plus fécond des auteurs dramatiques du dernier siècle et, pendant plus de cinquante ans, le grand maître de nos scènes.

Le Centenaire d'Ad. D'Ennery. Paris, 17 juil. Il y a aujourd'hui cent ans, jour pour jour, que vint au monde, rue du Temple, dans l'arrière-boutique d'un marchand d'habits, celui que Sorey a appelé "Shakespeare du peuple", Adolphe D'Ennery, qui fut le plus fécond des auteurs dramatiques du dernier siècle et, pendant plus de cinquante ans, le grand maître de nos scènes.

Le Centenaire d'Ad. D'Ennery. Paris, 17 juil. Il y a aujourd'hui cent ans, jour pour jour, que vint au monde, rue du Temple, dans l'arrière-boutique d'un marchand d'habits, celui que Sorey a appelé "Shakespeare du peuple", Adolphe D'Ennery, qui fut le plus fécond des auteurs dramatiques du dernier siècle et, pendant plus de cinquante ans, le grand maître de nos scènes.

Le Centenaire d'Ad. D'Ennery. Paris, 17 juil. Il y a aujourd'hui cent ans, jour pour jour, que vint au monde, rue du Temple, dans l'arrière-boutique d'un marchand d'habits, celui que Sorey a appelé "Shakespeare du peuple", Adolphe D'Ennery, qui fut le plus fécond des auteurs dramatiques du dernier siècle et, pendant plus de cinquante ans, le grand maître de nos scènes.

Le Centenaire d'Ad. D'Ennery. Paris, 17 juil. Il y a aujourd'hui cent ans, jour pour jour, que vint au monde, rue du Temple, dans l'arrière-boutique d'un marchand d'habits, celui que Sorey a appelé "Shakespeare du peuple", Adolphe D'Ennery, qui fut le plus fécond des auteurs dramatiques du dernier siècle et, pendant plus de cinquante ans, le grand maître de nos scènes.

Le Centenaire d'Ad. D'Ennery. Paris, 17 juil. Il y a aujourd'hui cent ans, jour pour jour, que vint au monde, rue du Temple, dans l'arrière-boutique d'un marchand d'habits, celui que Sorey a appelé "Shakespeare du peuple", Adolphe D'Ennery, qui fut le plus fécond des auteurs dramatiques du dernier siècle et, pendant plus de cinquante ans, le grand maître de nos scènes.

Le Centenaire d'Ad. D'Ennery. Paris, 17 juil. Il y a aujourd'hui cent ans, jour pour jour, que vint au monde, rue du Temple, dans l'arrière-boutique d'un marchand d'habits, celui que Sorey a appelé "Shakespeare du peuple", Adolphe D'Ennery, qui fut le plus fécond des auteurs dramatiques du dernier siècle et, pendant plus de cinquante ans, le grand maître de nos scènes.

Le Centenaire d'Ad. D'Ennery. Paris, 17 juil. Il y a aujourd'hui cent ans, jour pour jour, que vint au monde, rue du Temple, dans l'arrière-boutique d'un marchand d'habits, celui que Sorey a appelé "Shakespeare du peuple", Adolphe D'Ennery, qui fut le plus fécond des auteurs dramatiques du dernier siècle et, pendant plus de cinquante ans, le grand maître de nos scènes.

Le Centenaire d'Ad. D'Ennery. Paris, 17 juil. Il y a aujourd'hui cent ans, jour pour jour, que vint au monde, rue du Temple, dans l'arrière-boutique d'un marchand d'habits, celui que Sorey a appelé "Shakespeare du peuple", Adolphe D'Ennery, qui fut le plus fécond des auteurs dramatiques du dernier siècle et, pendant plus de cinquante ans, le grand maître de nos scènes.

Le Centenaire d'Ad. D'Ennery. Paris, 17 juil. Il y a aujourd'hui cent ans, jour pour jour, que vint au monde, rue du Temple, dans l'arrière-boutique d'un marchand d'habits, celui que Sorey a appelé "Shakespeare du peuple", Adolphe D'Ennery, qui fut le plus fécond des auteurs dramatiques du dernier siècle et, pendant plus de cinquante ans, le grand maître de nos scènes.

Le Centenaire d'Ad. D'Ennery. Paris, 17 juil. Il y a aujourd'hui cent ans, jour pour jour, que vint au monde, rue du Temple, dans l'arrière-boutique d'un marchand d'habits, celui que Sorey a appelé "Shakespeare du peuple", Adolphe D'Ennery, qui fut le plus fécond des auteurs dramatiques du dernier siècle et, pendant plus de cinquante ans, le grand maître de nos scènes.

LA BELLE DE LA N. O.

LA BELLE DE LA N. O. GRAND ROMAN INEDIT Par MAXIME AUBOUIN PREMIERE PARTIE XXVII

—Baron, invite-t-il gaillardement, avec dans la bonnie de répondre, je vous prie? —Ah! voici donc mon Soeur? Ecoutez! J'en ai deux mots à lui dire. Vous permettez, mesdemoiselle? —Comment donc.

Le nouvel arrivant marcha sur l'imposant, qui, à son entrée, à peine d'un bref coup d'oeil l'eût-il dévisagé, s'était dressé d'un bond, et, maintenant, reculant, livide, regardait tous les visages d'une épouvantée folie, comme à la vue d'un mort écar-

tant la pierre de son tombeau. Lui! bégaïait-il, les yeux s'étrangeant dans sa gorge, lui! lui! Et c'est bien, en quelque façon, un mort qui sort de son tombeau.

En effet, on l'a deviné aux quelques paroles qui lui ont échappé, l'arrivant d'instinct, que le vrai baron Maxime des Groilles.

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. Si extraordinaire que paraisse le fait, après les circonstances que nous avons rapportées, le baron n'est pas mort.

Et voilà, aussi brièvement que possible, le récit de son incroyable aventure.

Léonce ne se trouvait point à la salle à manger de son appartement, à l'hôtel où était descendu Maxime, lors de son passage à Frits-les-Bains.

L'agresseur patelle. Un autre "Rat" ignoré de son oncle, aussi bien que l'ignorant lui-même, cette catégorie de malfaiteurs "travaillants" toujours seuls, et, naturellement, ne se différenciant par nul signe extérieur, des riches cosmopolites leurs clients, — un autre "Rat" avait, lui aussi, remarqué la magnifique émeraude — et le portefeuille confortablement garni de billets de banque de banque de Maguelonne.

Celui-là était, soi-disant, un riche planteur de Gabon, se faisant appeler don Diaz y Habany Garcia y etc., etc.

Quant on prend du galon, L'on n'en saurait trop prendre.

Cet hidalgo cabain, qui avait le jour sur les confins de Ménilmontant et de Belleville, dans l'arrière-boutique d'un brocanteur fourgeur, faisait, ma foi, assez bonne figure.

Sans doute, un peu de grandiloquence dans le verbe, d'ostentation dans l'étalage de ses boutons de manchettes et de ses bagues, d'exagération dans ses belles manières.

Mais, comme toute, pour percer le raide sous la pelure de gentilhomme exotique, il fallait cette expérience, et beaucoup d'attention que n'ont eue, tantum est le prêt à leurs voisins de table d'hôtel les habitués de nos comptoirs caravaniers modernes.

Tout d'abord, très complaisant, presque trop — avec une nuance d'obéissance que savait son grand air, il avait accompagné le baron Maxime et, sachant celui-ci se frotter alpiniste, pour lui donner à entendre qu'il serait ravi de l'accompagner dans une de ses excursions.

Le baron Maxime s'éprouvait qu'une sympathie médiocre pour le noble Cabain. Dans la crainte, toutefois, de le décevoir, et ne voulant pas décourager une vo-

lonté. Il est, cependant, ce soir-là, une attaque d'idéal. Il y avait de quoi, d'ailleurs: un rossignol avait réveillé ses camarades, et nous eûmes l'aubade.

Il y eut concert dans le feuillage tonifié des chênes verts, concert interrompu par le vol d'un oiseau de nuit, qui mit les artistes en fuite.

Le Centenaire d'Ad. D'Ennery.

Paris, 17 juil. Il y a aujourd'hui cent ans, jour pour jour, que vint au monde, rue du Temple, dans l'arrière-boutique d'un marchand d'habits, celui que Sorey a appelé "Shakespeare du peuple", Adolphe D'Ennery, qui fut le plus fécond des auteurs dramatiques du dernier siècle et, pendant plus de cinquante ans, le grand maître de nos scènes.

Sa famille était pauvre et, dans la maison paternelle, on s'écriait pour vivre... sans tirer au mur. Aussi, à seize ans, il fut placé, comme commis, dans un magasin de nouveautés: "A Malvina". Mais l'année lui parut sans attrait et, bon gré, mal gré, envers et contre tous, il s'obstina que ce vieux pédaire de Boileau appelait l'"influence secrète".

A vingt ans, il commit sa première pièce, une comédie en un acte, dont le titre est à retenir, car il dure, à plein nez, son parfum d'époque: cela s'appelait: "Emile" ou "Le Fils d'un Pair de France" ou "Qu'en dites-vous? Et, dès le lendemain, "Malvina" fut lâchée, au grand désespoir du marchand d'habits, qui avait rêvé pour son rejeton, une existence plus commerciale que celle d'auteur dramatique, profession qui, sur le carreau du Temple, paraissait plutôt un peu vague.

Les commencements furent difficiles, et très âpres; la latte pour vivre. Il fallut bien du courage et une belle confiance en soi-même, pour attendre l'heure du succès. Sans subsides, abandonné des sciences, le jeune Adolphe dut s'improviser des moyens d'existence, vivre pour ainsi dire de rien, coucher sur un grabat, manger souvent par cœur et à la grâce de Dieu. Il fut même pauvre, au point de manquer, parfois, des quelques sous nécessaires pour acquiescer le modeste outillage de l'homme de lettres: le papier, les plumes et l'encre.

C'est à partir de 1840 que D'Ennery se fit la place qu'il occupait pendant plus d'un demi-siècle, alimentant, pour ainsi dire, à lui tout seul, les théâtres de drame du boulevard du Temple, créant un répertoire immense, qui comprend environ trois cents pièces, dont certaines sont de véritables chefs-d'œuvre dans leur genre. Qu'en resta-t-il aujourd'hui? Hélas! à peine des titres, car, depuis, le théâtre a viré de bord et chassé de place.

Je sais que rien n'est plus éphémère que l'œuvre dramatique, qui se renouvelle sans cesse. Je veux, cependant, rappeler ici qu'il a signé "Le Grâce de Dieu, La Dame de Saint-Tropes, Paillette, Marie-Jeanne, l'Aléale, La Fille du Paysan, Cartouche, Don César de Bazan, Les Chevaliers du Broillard, Le Jais-Ervalet", et, dans les dernières années de sa vie, "Les Deux Orphelins, Michel Strogoff, Le Tour du Monde".

—Surtout, monsieur le maire, répliqua D'Ennery, le plus beau des pièces sans titre... je vais faire ouvrir les portes... mais l'entrera que des courants d'air... Et cette expressive boutade, faite en sonance, bien connue, et souvent redite: "Je n'aime pas, disait-il en riant, aller voir jouer les pièces de mes confrères, parce que si elles sont mauvaises, ça m'ennuie, et si elles sont bonnes... ça m'embête..."

Il avait aussi des aperçus philosophiques qu'il résumait, en pittoresque. Quand on disait, devant lui, cette phrase consacrée dans sa banalité: "Le temps passe"... il haussait les épaules et disait: "Quelle erreur, c'est nous qui passons! Le temps naissant de l'avoir et bien compris. Mais son succès sans cesse grandissant lui valut des envieux, qui ne lui pardonnaient pas cette fortune, que rien ne vint interrompre.

La critique s'acharna après lui. On lui reprocha de n'avoir pas de "forme" et d'avoir en recours à une continuelle collaboration. De la "forme", il ne se souciait guère. Il en faisait bon marché et disait volontiers: "Mon théâtre est un théâtre d'action; je ne sais pas écrire, mais un auteur dramatique, je mets une idée en œuvre et je combine des situations. Je ne suis pas en recherche de style... J'écris comme on parle..." "Comme on parle..." lui répondait Théodore Barrère, toujours amer, et qui, d'ailleurs, n'écrivait pas mieux que lui.

Quant aux collaborateurs qu'on lui reproche, il ne les a jamais cachés, au contraire: "Je hais la solitude, disait-il; j'ai besoin d'avoir à qui parler. Je suis la pierre à feuil, il faut qu'on me frappe pour faire jaillir l'étincelle..."

Il avait beaucoup d'esprit, bien plus dans sa conversation que dans son théâtre. Cet esprit, toujours en arrêt et prompt à la riposte, était d'autant plus intéressant qu'il se doublait d'une logique étonnante.

—Pourquoi, lui ai-je dit un jour, vous qui avez de l'esprit à revendre, en mettez-vous si peu dans vos pièces? Il se mit à rire, et me répondit: "Il ne faut pas que le public prenne de mauvaises habitudes. D'ailleurs, le mien n'en demande pas tant; ce qu'il veut, c'est de l'émotion et du rire. Si je lui donnais de l'esprit, il croirait que je le paye en fausses monnaie..."

Il a laissé derrière lui nombre de mots qu'on cite encore; c'est peut-être, avec Talleyrand, celui à qui il en est le plus attribué, et qui croit les siens plus authentiques. J'en ai tant entendu, pendant nos trente ans d'étroite amitié! Et dans cet étincellement de "concetti", il est bon nombre qui se sont affines en proverbes.

Je voudrais en redire quelques-uns. Ils me bondissent aux oreilles. Mais ils sont trop, et je n'ose choisir. J'en prends deux ou trois, au hasard qui passe.

Vers 1882, il donna consécration légale à une union libre, vieille de quarante années. Comme il redoutait la curiosité importune des reporters, il préféra une crise rhumatismale et obtint que la cérémonie civile serait célébrée dans la galerie de son hôtel de l'avenue du Bois, où se transporterait le maire de l'arrondissement, en compagnie de son greffier. Ainsi fut fait. Il y eut, ce jour-là, tout juste les deux conjoints et les quatre témoins. Le maire fit observer qu'un vos de la loi, il fallait que toutes les portes fussent ouvertes pour assurer la publicité, et que chacun put entrer à sa guise:

—Surtout, monsieur le maire, répliqua D'Ennery, le plus beau des pièces sans titre... je vais faire ouvrir les portes... mais l'entrera que des courants d'air... Et cette expressive boutade, faite en sonance, bien connue, et souvent redite: "Je n'aime pas, disait-il en riant, aller voir jouer les pièces de mes confrères, parce que si elles sont mauvaises, ça m'ennuie, et si elles sont bonnes... ça m'embête..."

Il avait aussi des aperçus philosophiques qu'il résumait, en pittoresque. Quand on disait, devant lui, cette phrase consacrée dans sa banalité: "Le temps passe"... il haussait les épaules et disait: "Quelle erreur, c'est nous qui passons! Le temps naissant de l'avoir et bien compris. Mais son succès sans cesse grandissant lui valut des envieux, qui ne lui pardonnaient pas cette fortune, que rien ne vint interrompre.

La critique s'acharna après lui. On lui reprocha de n'avoir pas de "forme" et d'avoir en recours à une continuelle collaboration. De la "forme", il ne se souciait guère. Il en faisait bon marché et disait volontiers: "Mon théâtre est un théâtre d'action; je ne sais pas écrire, mais un auteur dramatique, je mets une idée en œuvre et je combine des situations. Je ne suis pas en recherche de style... J'écris comme on parle..." "Comme on parle..." lui répondait Théodore Barrère, toujours amer, et qui, d'ailleurs, n'écrivait pas mieux que lui.

Le Centenaire d'Ad. D'Ennery.

Paris, 17 juil. Il y a aujourd'hui cent ans, jour pour jour, que vint au monde, rue du Temple, dans l'arrière-boutique d'un marchand d'habits, celui que Sorey a appelé "Shakespeare du peuple", Adolphe D'Ennery, qui fut le plus fécond des auteurs dramatiques du dernier siècle et, pendant plus de cinquante ans, le grand maître de nos scènes.

Sa famille était pauvre et, dans la maison paternelle, on s'écriait pour vivre... sans tirer au mur. Aussi, à seize ans, il fut placé, comme commis, dans un magasin de nouveautés: "A Malvina". Mais l'année lui parut sans attrait et, bon gré, mal gré, envers et contre tous, il s'obstina que ce vieux pédaire de Boileau appelait l'"influence secrète".

A vingt ans, il commit sa première pièce, une comédie en un acte, dont le titre est à retenir, car il dure, à plein nez, son parfum d'époque: cela s'appelait: "Emile" ou "Le Fils d'un Pair de France" ou "Qu'en dites-vous? Et, dès le lendemain, "Malvina" fut lâchée, au grand désespoir du marchand d'habits, qui avait rêvé pour son rejeton, une existence plus commerciale que celle d'auteur dramatique, profession qui, sur le carreau du Temple, paraissait plutôt un peu vague.

Les commencements furent difficiles, et très âpres; la latte pour vivre. Il fallut bien du courage et une belle confiance en soi-même, pour attendre l'heure du succès. Sans subsides, abandonné des sciences, le jeune Adolphe dut s'improviser des moyens d'existence, vivre pour ainsi dire de rien, coucher sur un grabat, manger souvent par cœur et à la grâce de Dieu. Il fut même pauvre, au point de manquer, parfois, des quelques sous nécessaires pour acquiescer le modeste outillage de l'homme de lettres: le papier, les plumes et l'encre.

C'est à partir de 1840 que D'Ennery se fit la place qu'il occupait pendant plus d'un demi-siècle, alimentant, pour ainsi dire, à lui tout seul, les théâtres de drame du boulevard du Temple, créant un répertoire immense, qui comprend environ trois cents pièces, dont certaines sont de véritables chefs-d'œuvre dans leur genre. Qu'en resta-t-il aujourd'hui? Hélas! à peine des titres, car, depuis, le théâtre a viré de bord et chassé de place.

Je sais que rien n'est plus éphémère que l'œuvre dramatique, qui se renouvelle sans cesse. Je veux, cependant, rappeler ici qu'il a signé "Le Grâce de Dieu, La Dame de Saint-Tropes, Paillette, Marie-Jeanne, l'Aléale, La Fille du Paysan, Cartouche, Don César de Bazan, Les Chevaliers du Broillard, Le Jais-Ervalet", et, dans les dernières années de sa vie, "Les Deux Orphelins, Michel Strogoff, Le Tour du Monde".

—Surtout, monsieur le maire, répliqua D'Ennery, le plus beau des pièces sans titre... je vais faire ouvrir les portes... mais l'entrera que des courants d'air... Et cette expressive boutade, faite en sonance, bien connue, et souvent redite: "Je n'aime pas, disait-il en riant, aller voir jouer les pièces de mes confrères, parce que si elles sont mauvaises, ça m'ennuie, et si elles sont bonnes... ça m'embête..."

Il avait aussi des aperçus philosophiques qu'il résumait, en pittoresque. Quand on disait, devant lui, cette phrase consacrée dans sa banalité: "Le temps passe"... il haussait les épaules et disait: "Quelle erreur, c'est nous qui passons! Le temps naissant de l'avoir et bien compris. Mais son succès sans cesse grandissant lui valut des envieux, qui ne lui pardonnaient pas cette fortune, que rien ne vint interrompre.

La critique s'acharna après lui. On lui reprocha de n'avoir pas de "forme" et d'avoir en recours à une continuelle collaboration. De la "forme", il ne se souciait guère. Il en faisait bon marché et disait volontiers: "Mon théâtre est un théâtre d'action; je ne sais pas écrire, mais un auteur dramatique, je mets une idée en œuvre et je combine des situations. Je ne suis pas en recherche de style... J'écris comme on parle..." "Comme on parle..." lui répondait Théodore Barrère, toujours amer, et qui, d'ailleurs, n'écrivait pas mieux que lui.

Quant aux collaborateurs qu'on lui reproche, il ne les a jamais cachés, au contraire: "Je hais la solitude, disait-il; j'ai besoin d'avoir à qui parler. Je suis la pierre à feuil, il faut qu'on me frappe pour faire jaillir l'étincelle..."

Il avait beaucoup d'esprit, bien plus dans sa conversation que dans son théâtre. Cet esprit, toujours en arrêt et prompt à la riposte, était d'autant plus intéressant qu'il se doublait d'une logique étonnante.

—Pourquoi, lui ai-je dit un jour, vous qui avez de l'esprit à revendre, en mettez-vous si peu dans vos pièces? Il se mit à rire, et me répondit: "Il ne faut pas que le public prenne de mauvaises habitudes. D'ailleurs, le mien n'en demande pas tant; ce qu'il veut, c'est de l'émotion et du rire. Si je lui donnais de l'esprit, il croirait que je le paye en fausses monnaie..."

Il a laissé derrière lui nombre de mots qu'on cite encore; c'est peut-être, avec Talleyrand, celui à qui il en est le plus attribué, et qui croit les siens plus authentiques. J'en ai tant entendu, pendant nos trente ans d'étroite amitié! Et dans cet étincellement de "concetti", il est bon nombre qui se sont affines en proverbes.

Je voudrais en redire quelques-uns. Ils me bondissent aux oreilles. Mais ils sont trop, et je n'ose choisir. J'en prends deux ou trois, au hasard qui passe.

Vers 1882, il donna consécration légale à une union libre, vieille de quarante années. Comme il redoutait la curiosité importune des reporters, il préféra une crise rhumatismale et obtint que la cérémonie civile serait célébrée dans la galerie de son hôtel de l'avenue du Bois, où se transporterait le maire de l'arrondissement, en compagnie de son greffier. Ainsi fut fait. Il y eut, ce jour-là, tout juste les deux conjoints et les quatre témoins. Le maire fit observer qu'un vos de la loi, il fallait que toutes les portes fussent ouvertes pour assurer la publicité, et que chacun put entrer à sa guise:

—Surtout, monsieur le maire, répliqua D'Ennery, le plus beau des pièces sans titre... je vais faire ouvrir les portes... mais l'entrera que des courants d'air... Et cette expressive boutade, faite en sonance, bien connue, et souvent redite: "Je n'aime pas, disait-il en riant, aller voir jouer les pièces de mes confrères, parce que si elles sont mauvaises, ça m'ennuie, et si elles sont bonnes... ça m'embête..."

Il avait aussi des aperçus philosophiques qu'il résumait, en pittoresque. Quand on disait, devant lui, cette phrase consacrée dans sa banalité: "Le temps passe"... il haussait les épaules et disait: "Quelle erreur, c'est nous qui passons! Le temps naissant de l'avoir et bien compris. Mais son succès sans cesse grandissant lui valut des envieux, qui ne lui pardonnaient pas cette fortune, que rien ne vint interrompre.

La critique s'acharna après lui. On lui reprocha de n'avoir pas de "forme" et d'avoir en recours à une continuelle collaboration. De la "forme", il ne se souciait guère. Il en faisait bon marché et disait volontiers: "Mon théâtre est un théâtre d'action; je ne sais pas écrire, mais un auteur dramatique, je mets une idée en œuvre et je combine des situations. Je ne suis pas en recherche de style... J'écris comme on parle..." "Comme on parle..." lui répondait Théodore Barrère, toujours amer, et qui, d'ailleurs, n'écrivait pas mieux que lui.

Le Centenaire d'Ad. D'Ennery.

Paris, 17 juil. Il y a aujourd'hui cent ans, jour pour jour, que vint au monde, rue du Temple, dans l'arrière-boutique d'un marchand d'habits, celui que Sorey a appelé "Shakespeare du peuple", Adolphe D'Ennery, qui fut le plus fécond des auteurs dramatiques du dernier siècle et, pendant plus de cinquante ans, le grand maître de nos scènes.

Sa famille était pauvre et, dans la maison paternelle, on s'écriait pour vivre... sans tirer au mur. Aussi, à seize ans, il fut placé, comme commis, dans un magasin de nouveautés: "A Malvina". Mais l'année lui parut sans attrait et, bon gré, mal gré, envers et contre tous, il s'obstina que ce vieux pédaire de Boileau appelait l'"influence secrète".

A vingt ans, il commit sa première pièce, une comédie en un acte, dont le titre est à retenir, car il dure, à plein nez, son parfum d'époque: cela s'appelait: "Emile" ou "Le Fils d'un Pair de France" ou "Qu'en dites-vous? Et, dès le lendemain, "Malvina" fut lâchée, au grand désespoir du marchand d'habits, qui avait rêvé pour son rejeton, une existence plus commerciale que celle d'auteur dramatique, profession qui, sur le carreau du Temple, paraissait plutôt un peu vague.

Les commencements furent difficiles, et très âpres; la latte pour vivre. Il fallut bien du courage et une belle confiance en soi-même, pour attendre l'heure du succès. Sans subsides, abandonné des sciences, le jeune Adolphe dut s'improviser des moyens d'existence, vivre pour ainsi dire de rien, coucher sur un grabat, manger souvent par cœur et à la grâce de Dieu. Il fut même pauvre, au point de manquer, parfois, des quelques sous nécessaires pour acquiescer le modeste outillage de l'homme de lettres: le papier, les plumes et l'encre.

C'est à partir de 1840 que D'Ennery se fit la place qu'il occupait pendant plus d'un demi-siècle, alimentant, pour ainsi dire, à lui tout seul, les théâtres de drame du boulevard du Temple, créant un répertoire immense, qui comprend environ trois cents pièces, dont certaines sont de véritables chefs-d'œuvre dans leur genre. Qu'en resta-t-il aujourd'hui? Hélas! à peine des titres, car, depuis, le théâtre a viré de bord et chassé de place.

Je sais que rien n'est plus éphémère que l'œuvre dramatique, qui se renouvelle sans cesse. Je veux, cependant, rappeler ici qu'il a signé "Le Grâce de Dieu, La Dame de Saint-Tropes, Paillette, Marie-Jeanne, l'Aléale, La Fille du Paysan, Cartouche, Don César de Bazan, Les Chevaliers du Broillard, Le Jais-Ervalet", et, dans les dernières années de sa vie, "Les Deux Orphelins, Michel Strogoff, Le Tour du Monde".

—Surtout, monsieur le maire, répliqua D'Ennery, le plus beau des pièces sans titre... je vais faire ouvrir les portes... mais l'entrera que des courants d'air... Et cette expressive boutade, faite en sonance, bien connue, et souvent redite: "Je n'aime pas, disait-il en riant, aller voir jouer les pièces de mes confrères, parce que si elles sont mauvaises, ça m'ennuie, et si elles sont bonnes... ça m'embête..."

Il avait aussi des aperçus philosophiques qu'il résumait, en pittoresque. Quand on disait, devant lui, cette phrase consacrée dans sa banalité: "Le temps passe"... il haussait les épaules et disait: "Quelle erreur, c'est nous qui passons! Le temps naissant de l'avoir et bien compris. Mais son succès sans cesse grandissant lui valut des envieux, qui ne lui pardonnaient pas cette fortune, que rien ne vint interrompre.

La critique s'acharna après lui. On lui reprocha de n'avoir pas de "forme" et d'avoir en recours à une continuelle collaboration. De la "forme", il ne se souciait guère. Il en faisait bon marché et disait volontiers: "Mon théâtre est un théâtre d'action; je ne sais pas écrire, mais un auteur dramatique, je mets une idée en œuvre et je combine des situations. Je ne suis pas en recherche de style... J'écris comme on parle..." "Comme on parle..." lui répondait Théodore Barrère, toujours amer, et qui, d'ailleurs, n'écrivait pas mieux que lui.

Quant aux collaborateurs qu'on lui reproche, il ne les a jamais cachés, au contraire: "Je hais la solitude, disait-il; j'ai besoin d'avoir à qui parler. Je suis la pierre à feuil, il faut qu'on me frappe pour faire jaillir l'étincelle..."

Il avait beaucoup d'esprit, bien plus dans sa conversation que dans son théâtre. Cet esprit, toujours en arrêt et prompt à la riposte, était d'autant plus intéressant qu'il se doublait d'une logique étonnante.

—Pourquoi, lui ai-je dit un jour, vous qui avez de l'esprit à revendre, en mettez-vous si peu dans vos pièces? Il se mit à rire, et me répondit: "Il ne faut pas que le public prenne de mauvaises habitudes. D'ailleurs, le mien n'en demande pas tant; ce qu'il veut, c'est de l'émotion et du rire. Si je lui donnais de l'esprit, il croirait que je le paye en fausses monnaie..."

Il a laissé derrière lui nombre de mots qu'on cite encore; c'est peut-être, avec Talleyrand, celui à qui il en est le plus attribué, et qui croit les siens plus authentiques. J'en ai tant entendu, pendant nos trente ans d'ét